



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modès.

On reconnaît dans ce moment la dernière lutte entre les toilettes d'automne et celles d'hiver. Ce sont des douillettes, des manteaux, des fourrures qui se croisent avec des robes en foulards, des pélerines brodées, des écharpes. Pour les chapeaux, mêmes variétés : on rencontre l'élégant velours qui commence, la paille et le modeste gros de Naples qui finissent. Ce n'est vraiment qu'aux grands théâtres que l'on peut saisir la mode. Quant aux modes communes, celles que l'on voit partout, et qui conviennent à tous, ce sont toujours force chapeaux en satin broché, garnis d'une ruche de ruban au bord ; ceci est un genre général aux chapeaux ou capotes en soie de toutes couleurs. Une nuance très-répandue est marron, corinthe, hauneton, toutes couleurs de

la même famille, mais qui diffèrent par les ornemens employés. Les rubans avec fond de la même nuance que le chapeau sont brochés en couleurs tranchantes ; celui qui forme la ruche est en gaze raide.

— Beaucoup de chapeaux en velours sont ornés d'une branche de fleurs, qui part du nœud pour s'incliner sur le devant de la passe. Sur des chapeaux en velours vert, ou oreille d'ours, une fleur à pétales blancs, à cœur de velours, est d'un joli effet. Les chapeaux en velours noir sont garnis de rubans en satin écossais noir et rouge, vert et noir, noir et bleu, ou fond noir, broché en couleur.

— Les nœuds des chapeaux se font à petites coques et à longs bouts placés de côté ; les rubans croisent sur la forme, à partir du haut, et viennent cercler le tour de la tête pour former les brides.

— La forme des chapeaux est toujours petite et un peu élevée en cône. Les pas-



ses varient dans le plus ou moins de longueur. Les capotes en satin sont plus nombreuses que les chapeaux.

— Sous la passe des chapeaux on place des mentonnières en blonde; elles sont remplacées quelquefois ou accompagnées par de petites coques de ruban très-rapprochées qui forment comme deux guirlandes de chaque côté des joues.

— En guise de petits bonnets, on porte beaucoup de ruches de blonde qui tiennent sur la tête au moyen du ruban au bord duquel elles sont placées, et qui se nouent sous le menton. Un autre ruban se noue derrière la tête pour soutenir la ruche à la distance nécessaire; cette mode, connue depuis long-tems, n'a de nouveauté que dans ses ornemens, qui consistent en tresses ou coques de rubans placées à la *Clotilde*, en dessous de la ruche.

— Il y a un grand luxe de schalls dans ce moment; ils préparent le règne des manteaux. On voit une riche et ravissante variété dans les cachemires de l'Inde. Puis viennent en foule immense les *tartans*, modeste fantaisie qui ne survivra pas à la saison, et qui est aujourd'hui d'un usage plus commode qu'élégant.

— Nous empruntons au *Tems* les descriptions des modes d'hommes, persuadées qu'il appartient plutôt à une plume masculine de saisir ce genre de définition qu'à nous, vouées tout exclusivement aux caprices qui nous concernent.

#### MODES D'HOMMES.

En ce moment nous approchons de l'hiver; les *redingotes demi-longues* sont seules conservées, elles sont de couleur foncée, vert bouteille, bleu, violet, à collet de velours. Avec ces redingotes que l'on boutonne ou qu'on laisse jouer à volonté, le reste de la toilette doit être négligé: un gilet de piqué, en couleur foncée quelques semaines encore, du cachemire ou

du drap de soie; des pantalons de *casimir côtelé* ou de *croisé à longs poils*, mille côtes ou chiné mélangé de noir. Ces pantalons doivent être tout-à-fait négligés, à ceinture froncée et jambes aisées et larges; ceux de *casimir* sont plus justes, et tendent sur la jambe sans presque former de plis.

Nous avons vu quelques *grandes redingotes* assez élégantes, destinées à être portées sur l'habit. La jupe, extrêmement longue et ample, est bordée sur les devans d'un *passé-poil en velours*, large seulement comme un fort cordonnet. Les devans, doublés de *drap de soie* ou de *satin de laine*, croisent l'un sur l'autre, attachés par des *patte doublées et bordées de velours*; le *collet*, arrondi et tombant en *schall*, se perd sans interruption avec les devans. De chaque côté, en fentes droites, tombent les poches, bordées d'un *passé-poil en velours*, et couvertes par la fausse poche de drap; quelques-unes de ces redingotes, que nous avons remarquées, avaient des *ceintures* doublées de velours, attachant par une patte boutonnée. On peut mettre un collet et des *passé-poils* en velours noirs à un drap gros vert, ou du velours de même couleur. Le drap doit être foncé ou noir, en évitant toutefois de choisir du gris, nuance qui a perdu toute sa distinction.

Les *habits boutonnés*, pour le matin, sont bien portés; le soir en négligé, noirs à collet de velours, bleu ou marron très-foncé, à boutons guillochés en lignes très-fines. Ce qui doit être remarqué pour les habits boutonnés, c'est qu'ils soient accompagnés d'une certaine recherche. Par exemple, que le collet, dégageant le cou, laisse passer au-dessous de la cravate le jabot de la chemise plissé ou relevé à tuyaux. Soit que le matin la chemise soit en fine percale de couleur, soit en batiste, à jabot de batiste plus fine encore, les *habits du soir* se rejettent toujours très-souples contre l'épaule, laissant en entier le gilet à découvert.



Pour monter à cheval, les jeunes gens portent des pantalons en peau de daim gris, qui descendent maintenus par des sous-pieds. Ces pantalons sont taillés exactement sur les formes des pantalons ordinaires ; la peau est souple comme celle d'un gant, et habille à merveille. Avec ce costume, on met généralement un gilet de laine, une cravate de madras et des gants de daim blancs, piqués en soie.

Les *gilets du soir* s'annoncent très-brillants pour le tems des grandes toilettes ; mais, en ce moment, ils seraient déplacés, et nous voyons seulement les *satins brochés*, les *draps de soie satinés*, les *satins damassés* en couleurs de fantaisie ; nous dirons les ramages en relief de *satins satinés*, pensée sur pensée, marron sur marron, vert sur vert. Puis les draps de soie, ligne noire brillante sur fond mat ; les *satins damassés*, noirs ou blancs, fleur mate sur un fond brillant.

Les *cravates de satin*, les *croisés à damiers*, à *raies façonnées*, se portent le matin ou le soir, avec un nœud simple tombant sur la chemise, et attaché par une petite épingle d'or, une large pierre, ou une miniature.

Les formes de *bottes* et de *souliers* restent arrondies ovales, toujours un peu longues, mais prenant à peu près la forme ramassée du pied. Pour toutes toilettes les chaussures vernies ; le soir, des bas de soie à mailles très-fines et peu chargés de jours ; les *guêtres de coutil* ne sont presque plus de saison, et celles de *casimir* sont peu portées.

La saison des chasses a amené peu ou point de nouveautés. Nous en sommes toujours aux *vestes rouges* en casimir, aux *culottes de peau de daim*, blanches, très-larges des cuisses, et boutonnant sur le côté, à la naissance du mollet, en descendant juste au genou. Avec ce costume il faut porter des *bottes à revers*, une *casquette de velours noir*, et des *gants de daim*. Plus ordinairement on voit des *pantalons de coutil de laine*, des *guêtres courtes*

en *daim de couleur*, une veste de *casimir côtelé* et une casquette de velours. La chasse au marais demanderait le même costume ; mais au lieu de guêtres en daim, des *guêtres en veau montantes*.

Comme détails d'ensemble, nous dirons que les hommes portent toujours pour mouchoirs de poche les foulards à petits dessins, ou tout-à-fait unis, à fond bleu ou orange à mouches blanches, ou fond uni, bordé d'une ligne large de deux doigts. Les gants de Suède et les gants jaunes se voient seuls aux mains des hommes élégans, jaune maïs ou paille pour le matin, paille presque blanc pour le soir. Long-tems il a fallu compter comme accessoire de toilette le lorgnon nécessaire ou inutile. Les jeunes gens d'une époque peu reculée en avaient fait une obligation d'élégance. Aujourd'hui le lorgnon peut encore être une fantaisie, mais il n'est pas une nécessité. Le lorgnon d'écaille ou de platine, tenant à un ruban noir, passe inaperçu sans demander l'attention. Le lorgnon d'or uni peut aussi être attaché par une *chaîne de Calcutta* délicate et fragile. Les chaînes de montre sont des tresses d'or en fil délié, rassemblés en trois ou quatre rangs par une tête de monstre, en porte-mousqueton, auquel tient la montre placée dans le gousset. A cette chaîne, qui dépasse le gilet de quelques pouces, tient seulement une clef à la Breguet, simple, en or comme la chaîne. Les cannes de jonc, de rhinocéros, ou de palmier, se montrent à tête d'or ou de pierres fines, selon qu'elles sont destinées aux négligés du matin ou aux toilettes du soir.

LA

## PRISE DE TABAC.

Il y a quelques années, une jeune veuve, âgée d'environ vingt ans, ayant des affaires à terminer à Bruxelles, descendit à un hôtel



de cette ville où elle prit son logement. Elle dînait à table d'hôte et passait une partie de ses soirées dans la chambre commune. M<sup>me</sup> Dorval, c'est ainsi qu'elle s'appelait, était une de ces personnes que tous les hommes aiment, et que les femmes ne peuvent souffrir. Les uns la prônaient comme la plus aimable et la plus attrayante de son sexe; les autres lui refusaient toute espèce de prétentions à la beauté. Quoi qu'il en soit, elle ne tarda pas à gagner les cœurs, même les plus indifférens. Sa taille ronde et légère, quoique petite, était un modèle de grâces; ses traits n'avaient pas à la vérité cette froide régularité qui, aux yeux des critiques de profession, constitue la beauté; mais l'éclat de son teint, l'expression si variée de son regard dans lequel venaient se peindre tous les sentimens de son ame, la finesse et la douceur de son sourire, en faisaient un objet aussi dangereux que séduisant pour le repos de tout homme doué de sensibilité. Elle n'était que depuis peu de jours à l'hôtel, lorsqu'un étranger vint s'y loger. Celui-ci, que nous appellerons Milbourne, fut, comme tout le monde, frappé de ses charmes. N'étant pas au fait des usages du pays, il crut, la voyant manger à table d'hôte, pouvoir se dispenser, en lui parlant, des formes d'une stricte cérémonie: il lui fit des complimens auxquels elle répondit avec autant de réserve que d'esprit. L'étranger, quoiqu'embarrassé par l'apparente contradiction qui existait entre ses manières et sa situation, hasarda la proposition de la conduire au théâtre. La manière dont son offre fut reçue dut lui prouver qu'elle était regardée comme une insulte. — Très-bien! madame, s'écria l'étranger, tirant de sa poche une superbe tabatière; très-bien! dans ce cas, prenez une prise de tabac.

— Je n'en use pas, monsieur, répondit la dame, détournant sa jolie tête d'un air dédaigneux.

— Tant pis! madame, tant pis! vous perdez un des plus grands plaisirs de la

vie. J'ai essayé de tout ce que dans le monde on est convenu d'appeler jouissances: je n'ai éprouvé que fatigue et dégoût. Un plaisir était suivi du repentir, un autre amenait la satiété. Enfin je me rappelai que, dans un de mes accès d'ennui, j'avais trouvé un soulagement momentané dans une prise de tabac offerte par un voisin: aussitôt je fis ma provision et je devins un priseur déterminé. Il y a cinq ans de cela, et depuis ce tems je n'ai plus éprouvé les atteintes de ce mal cruel auquel nous sommes tous plus ou moins assujétis. Allons! madame, essayez de mon remède, prenez une prise?

— Je vous remercie, monsieur, répliqua la dame froidement, je ne connais pas le mal dont vous parlez; et si je l'éprouvais, je crois qu'il existe des moyens plus raisonnables et plus efficaces pour le combattre.

— Nommez-les, madame, nommez-les, s'il vous plaît.

— La lecture, la réflexion, la bienfaisance, ainsi que les plaisirs de la société.

— Ah! madame, j'ai essayé de tout cela. La lecture m'endort; la réflexion me donne la migraine; la bienfaisance, je l'avoue, est un passe-tems assez agréable, mais on ne peut l'exercer du matin au soir. Quant aux plaisirs de la société, j'ai été trompé par une moitié de mes amis, et l'autre moitié s'est moquée de moi; en conséquence, je ne suis pas très-disposé en faveur de la société. Vous voyez donc bien, madame, que ma seule ressource est dans ma tabatière. Allons! prenez une prise!

La jolie veuve, courroucée de ce qu'elle regardait comme une grossièreté impardonnable, se leva dans l'intention de quitter la chambre.

— Ah! madame, s'écria Milbourne, s'efforçant de la retenir, ne me quittez pas avec des sentimens de colère.

— Je n'ai point de colère, monsieur, répondit la veuve, cherchant à dégager sa main.



— Vous me pardonnez donc ?

— Oui, monsieur, répliqua-t-elle d'un ton où perçait le mécontentement.

— Eh bien ! pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune, prenez une prise ?

A ces mots, la patience de M<sup>me</sup> Dorval l'abandonna tout-à-fait et elle fondit en larmes. Les hommes qui étaient présents s'avancèrent, et l'un d'eux, le comte de S\*\*, s'adressant à Milbourne, lui demanda avec hauteur de quel droit il se permettait d'insulter une dame respectable. L'étranger prit feu et répliqua avec un ton de menace qui effraya tellement M<sup>me</sup> Dorval, qu'elle s'efforça de calmer l'irritation des esprits en déclarant qu'elle n'était aucunement offensée par ce qui venait de se passer. Les deux antagonistes étaient trop échauffés pour être si facilement apaisés ; cependant ils dissimulèrent leur ressentiment en présence de la dame pour le faire éclater avec plus de violence lorsqu'elle eut quitté la chambre. Enfin la querelle fut portée à tel point qu'un rendez-vous pour le lendemain matin en fut la suite. Ainsi, parce qu'une dame avait refusé une prise de tabac, deux hommes qui d'ailleurs n'étaient pas dépourvus de bon sens allaient risquer leurs jours en cherchant à s'arracher mutuellement la vie.

Peut-être tous les deux s'en repentirent, mais, d'après les lois fantastiques du point d'honneur, il était trop tard, le défi ayant été porté et reçu. Milbourne, rentré chez lui, écrivit quelques lettres et se mit à parcourir sa chambre en tous sens, réfléchissant sur le résultat probable de la rencontre du lendemain.

Il fut tiré de sa rêverie par une forte odeur de fumée, et ouvrant sa porte, il vit que l'escalier en était enveloppé. Son premier mouvement fut de donner l'alarme. En peu d'instans, tous les habitans de la maison furent sur pied et se hâtèrent d'échapper au danger. Milbourne descendit l'escalier et les trouva presque tous

réunis dans la rue devant la porte de l'hôtel d'où les flammes s'élançaient de toutes parts. Ayant aperçu le comte, il courut vers lui pour s'informer de M<sup>me</sup> Dorval. Ils cherchèrent en vain dans la foule ; M<sup>me</sup> Dorval n'était pas au nombre des personnes échappées de l'hôtel.

— Mon Dieu ! s'écria le maître de la maison, elle est perdue ; voyez.... sa chambre est tout en feu. Une échelle, s'écria Milbourne, vite une échelle.

— Nous n'en avons pas ; et si nous pouvions en trouver une, elle serait inutile, vous périrez sans pouvoir la sauver.

— Du moins, je le tenterai, répondit-il. En même tems il s'arracha des mains du comte qui, le voyant courir à une mort presque certaine, cherchait à le retenir, et s'élança dans les flammes. — Le malheureux va périr ! s'écrièrent les spectateurs effrayés. — Non ! non ! répondit le comte, la providence ne le permettra pas ; et dans ce moment il se rappela avoir vu le matin une échelle posée à une petite distance de l'hôtel : il courut la chercher, et en peu de momens elle fut dressée contre la fenêtre où l'on voyait Milbourne portant dans ses bras la veuve évanouie.

— Que Dieu soit loué ! dit l'étranger, en posant à terre son précieux fardeau.

— Que Dieu soit loué ! répondirent les spectateurs, avec un sentiment de joie et de terreur, en voyant s'écrouler le plancher de la chambre qu'ils venaient d'abandonner.

Milbourne avait trouvé M<sup>me</sup> Dorval couchée sur son lit et sans connaissance ; il l'avait enveloppée dans une couverture pour la garantir des atteintes du feu ; mais lui-même avait cruellement souffert. Il l'abandonna aux soins des femmes de la maison, et courut avec le comte lui chercher un lieu de refuge. Ils en trouvèrent un non loin de là, et, se hâtant de revenir, ils la conduisirent à son nouveau logement. M<sup>me</sup> Dorval, quoiqu'elle pût à peine trouver la force de parler, pria son libérateur de la visiter le lendemain : ce qu'il lui



promit, et ayant pris congé d'elle, il se retira avec le comte : leur animosité ayant fait place aux sentimens d'estime et d'amitié.

Le lendemain matin, Milbourne n'oublia pas d'aller, selon sa promesse, rendre une visite à la belle veuve qui, aussitôt qu'elle l'eût aperçu, s'avança vers lui, et lui serrant les mains entre ses jolis doigts : — Ah ! mon libérateur, mon sauveur, dit-elle, comment pourrais-je vous témoigner ma reconnaissance ? comment m'acquitter envers vous ?

— Vous acquitter ! Bah ! allons ! prenez une prise, s'écria Milbourne, avec une gaité affectée qui déguisait mal son émotion. Le lecteur imaginera sans peine que cette fois son offre ne fut pas rejetée. Comment le trouvez-vous ? n'est-il pas vrai qu'il est excellent ?

— Oui ! excellent, répliqua la veuve qui s'était presque ouvert le crâne à force d'éternuer.

— Je savais bien, dit Milbourne d'un air triomphant, que vous l'aimeriez dès que vous auriez pu prendre sur vous d'en faire l'essai. Mais celui-ci n'est rien : j'en ai des échantillons de toute espèce, et j'ai moi-même composé des mélanges délicieux. Vous les goûterez tous.

M<sup>me</sup> Dorval aurait été sans doute bien aise qu'on la dispensât de cette preuve de reconnaissance ; mais que pouvait-elle refuser à son libérateur ?

Nous ne pouvons deviner jusqu'où elle aurait porté sa reconnaissance en cette matière ; car en peu de jours, Milbourne lui-même s'aperçut avec quelque étonnement que son goût pour le tabac avait fait place à un penchant d'une autre nature, et que les beaux yeux de la veuve lui causaient une certaine inquiétude, de certaines sensations incommodes que l'usage le plus immodéré de sa poudre favorite ne pouvait dissiper. Un jour, assis auprès d'elle, il tomba dans une si étrange distraction, que sa tabatière, qu'il tenait ouverte, s'échappa de ses mains, et tomba

sur le parquet. — Quel malheur ! s'écria la jolie veuve en lui présentant la boîte qu'elle avait ramassée, vous avez répandu tout votre tabac.

— N'importe, répondit Milbourne, s'emparant de la main qu'elle lui présentait, n'importe ; le tabac, il est vrai, est une fort bonne chose, mais ce n'est pas une panacée universelle ; il ne guérit pas de tous les maux. — En vérité ! et depuis quand avez-vous fait cette découverte ?

— Aujourd'hui seulement. J'ai triplé ma dose ordinaire, afin de chasser votre image de ma pensée, et je n'ai pu y parvenir. Je vois clairement que, pour arranger cette affaire d'une manière satisfaisante, il faut, ou vous fuir, ou vous épouser. Maintenant, ma chère dame, quel est le parti que je dois prendre ?

— Celui de fuir, sans aucun doute, répondit M<sup>me</sup> Dorval. Mais que signifient des paroles lorsqu'elles sont démenties par les yeux ? Milbourne s'en rapporta au langage de ces derniers, et il eut raison. Il pressa vivement la jolie veuve, et une explication eut lieu à leur satisfaction mutuelle. Milbourne était riche, un peu original, mais il avait l'esprit noble et élevé. La dame était vertueuse, bien née, mais comparativement pauvre. Aucun obstacle ne s'opposa à une union qu'ils désiraient tous deux ; et deux ans après, Milbourne était l'heureux père de deux enfans dont les aimables caresses, jointes aux soins et à l'amour d'une femme charmante, occupèrent si agréablement tous ses momens, que la tabatière, à ce qu'on assure, fut mise de côté et reléguée parmi les objets inutiles.

BRÉVILLE.



## Causerie et Correspondance.

J'ai lu quelque part que la correspondance était la causerie écrite : il y a là quelque chose de vrai, et cependant quelle différence !

Fixer la causerie, l'écrire, c'est vouloir fixer le papillon, le vif-argent, un parfum fugitif, un sourire. Au milieu d'une journée d'automne, par un suave demi-jour de rideaux épais, reposée sur une causeuse, on lit un roman paru de la veille ; on est peu occupée, on a l'esprit dans un vague charmant, quand une personne aimable est annoncée : les premières paroles échangées sont insignifiantes. C'est le beaux, la mode, la pièce nouvelle, et puis les paroles s'animent, le feu d'artifice s'allume, chaque pièce part à son tour ; c'est une éblouissante confusion de malices, de bonhomies, de petits scandales, de naïvetés : chaque trait se confond, s'enlace, monte droit dans l'air, serpente, c'est le bouquet... écrivez donc un bouquet !

Au lieu qu'une lettre : il n'y point là de ce ravissant imprévu que la causerie amène : une lettre ! c'est de l'esprit qui arrive en gros, en balle numérotée, c'est un dîner servi à l'anglaise, tout ensemble, hors-d'œuvre, premier service, second service, entremets, dessert, pêle-mêle ; et l'intérêt, où est-il ?

L'intérêt est dans les heures d'attente où cette lettre que vous désiriez, je le suppose, était en route pour venir à vous. Ce sont, en effet, d'heureux momens que ceux-là ! Ils sont délicieux comme la perspective d'un bonheur certain qui doit venir, qui vient ; on le voit, il arrive.... Comme on bénit le facteur alors ! la lettre qu'il vous remet, c'est la main bien-aimée qui l'a écrite que vous touchez, c'est la personne chérie que vous voyez en lisant ces lignes, c'est elle que vous embrassez quand elle vous dit en terminant : *Je vous embrasse de tout cœur.*

C'est vrai, mais j'aime mieux la causerie.

Il n'y pas de causerie sans quelquefois des plaisanteries demi-aiguës et des malices souriantes ; c'est ce qui en fait la grâce et le charme : allez donc faire sourire une lettre ? non. Tel mot qui, dit avec un sourire, ne serait que piquant, est méchant écrit : telle phrase qui serait élégante et de bonne tournure dans les nonchalantes promenades de la conversation, est raide et guindé sur le papier : c'est la note sans voix, le rossignol muet, la glace avant d'avoir passé par les mains de Tortoni ; vive la causerie !

Et puis, en définitive, si elle fatigue : si la profusion d'esprit du monde parisien vous ont affadi à force d'exaltation, vous pouvez très-bien y mettre bon ordre. Un matin vous partez pour les champs, les bois, les prés : vous ne trouvez plus là que moutons, bœufs, et fille de basse-cour à qui parler : cela repose, délasse, et l'on se plonge avec un sentiment exquis de bien-être dans une bêtise et une paresse divines. On admire le ciel du matin, le ciel du soir, on hume l'air des forêts, on écoute chanter le rossignol dans les hauts arbres ou les grillons dans l'herbe, on respire la poésie encore, mais on n'en fait pas. Abeille, on est à sa récolte, mais bêtement, paresseusement, et l'on ne veut pas songer aux jours de travail où on composera le miel ; on s'endort avec délices sur l'herbe, et la causerie de Paris ne vient pas vous y chercher à vingt lieues.

Au lieu qu'une lettre ! Il n'y a rien d'effronté comme une lettre, rien de despotique comme un facteur ! Il n'y a pas de consigne qui tienne ; la lettre vous arrivera partout, sur le lit de repos quand vous vous voulez dormir, sous les épais tilleuls quand vous voulez ne penser à rien ; elle est hardie comme un page, et si, pour comble de malheur, cette missive qui vient troubler votre paix dans le calme de vos belles retraites, vous parle d'intérêts matériels, de sots chiffres, de jour-



naux que vous vouliez oublier, oh ! alors vous froissez la lettre dans vos mains, vous la jetez à vos pieds, vous maudissez le fatal correspondant....

Je comprends la colère et la malédiction ! — Mieux vaut la causerie.

M<sup>me</sup> THIÉRY.

#### THÉÂTRE-NAUTIQUE.

*Chao-Kang*, ballet chinois, par M. Henry, musique de M. Carlini, décors de MM. Devoir et Pourcher.

Si vous avez lu les charmans contes des *Mille et une Nuits* (qui n'a pas lu les *Mille et une Nuits* ?), vous devez vous rappeler que le sublime calife *Aaroun-al-Raschid* avait pour habitude de se déguiser et de se promener la nuit dans les rues de sa capitale, afin de voir par lui-même ce qui se passait, d'entendre ce qu'on disait de lui, de ses ministres et ses valets. C'était une bonne habitude, non pas pour ses ministres, car parfois, à l'issue de ce voyage nocturne, il faisait pendre son visir, arracher les oreilles à un boulanger qui avait de faux poids, ou couper le nez à un cadí qui vendait la justice !

Eh bien, *Chao-Kang*, empereur de la Chine, le fort, le puissant, le chinois *Chao-Kang* a, dans ce ballet, les mêmes habitudes que le calife *Aaroun-al-Raschid*. Il se déguise donc un jour en bonze, arrive chez le gouverneur d'une de ses provinces, tout juste au moment où le susdit gouverneur allait commettre une peccadille, vous me direz bien pardonnable à un homme de son rang. Il allait tout sim-

plement faire mettre à mort un mandarin, afin de lui prendre sa fiancée. *Chao-Kang* prend le couple sous sa protection. Il se fait reconnaître. Alors le gouverneur y songe : il voulait seulement la fiancée ; maintenant il veut l'empire, car il tient l'empereur dans ses mains. Il le condamne à mourir ; mais les partisans de l'empereur se soulèvent, saisissent le gouverneur, à qui l'empereur fait la grâce de le faire renfermer, comme feu *Bajazet*, dans une cage de fer, pour être de là coupé en morceaux, selon l'usage du lieu. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'heureux mandarin épouse sa fiancée !

Cette donnée est peu intéressante et presque inintelligible pour le spectateur ; mais ce qui est ravissant, c'est le travail de M. Henry : c'est un jeu de jambes, de bras, de tête, de moustaches et de queues ; c'est une vue éblouissante de robes de soies, de paillettes, de riches costumes, de danses piquantes, étourdissantes, originales, chinoises.

Au premier acte, le pas de onze a fait plaisir ; le deuxième acte est froid ; mais au troisième acte, le délicieux ballet, la danse des parasols et celle des sonnettes, enfin le magnifique galop des lanternes et la vue si prestigieuse *du pont* ont excité dans la salle des transports unanimes d'admiration.

Tout Paris courra au Théâtre-Nautique. La musique de M. Carlini mérite des éloges. Le succès de *Chao-Kang* doit beaucoup aussi au pinceau de MM. Devoir et Pourcher.

JOSÉPHINE M\*\*\*.

*A ce Numéro est jointe la planche 1104.*

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

---

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

25 Octobre 1834.

N.º 206.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2 1/2 près le passage de l'Opéra.

Capote en Velours et Redingote ornée de Saisementerie Mme. Eulane Martin  
Place Vendôme. Schal. Tartan Delisle rue Chervin. Fauteuil elastique M.  
Dorville rue S.º Guillaume 29.

Ayuntamiento de Madrid